



N°50 COLLECTION 16^{1/2}

MARGUERITE ROUAN

MARGUERITE ROUAN

Biographie :

Marguerite Rouan est née en 1996 aux Lilas. Elle vit et travaille à Lyon. Elle est résidente aux ateliers du CAP Centre d'Art de Saint-Fons depuis décembre 2023.

Diplômée de l'Ecole Nationale des Beaux-Arts de Lyon (ENSBA) en 2022, elle utilise différents médiums tels que la photographie, la vidéo et la fabrication d'objets pour interroger la représentation des sentiments à travers des symboles communs. En s'appuyant sur les Cultural Studies, elle explore le langage symbolique des objets sentimentaux dans la culture mainstream contemporaine. Sa démarche artistique repose sur la rencontre avec des objets ou des images collectés. Son travail cherche à susciter une réflexion sur la connexion entre nos expériences individuelles et la mémoire collective.

COLLECTION 16^{1/2}

Université Claude Bernard  Lyon 1



Marguerite Rouan

Il me reste un papillon dans le ventre

Il mêle avec les pleurs un breuvage amoureux

C'est au cœur de notre univers affectif, dans la sphère la plus intime de nos sentiments, celle de l'amour, que Marguerite Rouan a choisi de développer son travail. Elle concentre ses recherches récentes sur une étape bien particulière de la relation, un moment convulsif entre tous : la rupture. S'agit-il seulement d'un temps de crise entre deux personnes ? C'est une vision restreinte dont l'artiste se départit en révélant les fondements et les inconduites de nos relations sous un éclairage multidisciplinaire, mi humoristique, mi désespéré. Cet épisode soi-disant intime qu'est la rupture n'est pas qu'un champ clos, comme l'a montré Eva Illouz.¹ Le domaine de l'amour est gouverné par des normes sociales et historiques. Il est structuré par l'individualisme post-moderne, mais maintient des idéaux différenciés selon les genres. Ces dimensions socio-anthropologiques sont présentes à l'arrière-plan des travaux de Marguerite Rouan, qui laisse affleurer les déterminismes, le caractère genré des rôles, l'économie sexuelle et l'emprise du désamour sur des corps n'incarnant

plus rien, séparés et "excarnés" pour citer Jean-Toussaint Desanti.

Ces dévoilements feutrés, parfois drôles, sont réunis autour d'un sujet majeur pour l'artiste, celui de la récupération de toute chose (donc des sentiments) par le marché néo-libéral, et par conséquent des dominations diverses qui s'instaurent subrepticement. Comment présenter une substance politique à partir d'une matière intime, en parlant en tant qu'artiste ? Ce choix de sujet est-il un prétexte pour faire émerger des métaphores, des critiques du néo-libéralisme, ou parvient-il à déterminer des modalités artistiques propres ?

Des questions semblables s'étaient posées aux artistes activistes dans les années 1960-70 aux USA. Les enjeux de leurs luttes (discriminations, racisme, sexisme, guerre du Vietnam, patriarcat...) se traduisaient déjà dans leur pratique artistique. Mais Elvan Zabunyan² rapporte que lorsque les textes féministes leur parvinrent, dans les années 1970, cette découverte fut décisive pour penser une transformation de leurs pratiques, de

¹ Eva Illouz. *Pourquoi l'amour fait mal. L'expérience amoureuse dans la modernité.*

Berlin 2011 Edition du Seuil, traduction française 2012

leur manière de faire de l'art et de le concevoir.

Cette remise en cause de la forme, du statut de l'œuvre, qui advint concerna aussi des artistes hommes (Vito Acconci, Dan Graham). Iels expérimentèrent des formes basées sur l'immédiateté, utilisant le corps en action, pour parler globalement d'un contexte sexiste. Intégrer la vidéo, la photo, la performance, permit de faire naître un espace spécifique de création, où l'art était inscrit en tant que pratique plutôt qu'en tant qu'objet. Cette nouvelle prise de conscience les aida à se concevoir en tant que sujets historiques au-delà de leur identité d'artistes.

Plasticité de la photographie.

Lorsque Marguerite Rouan choisit l'image (photo, vidéo...) pour aborder le propos de la relation amoureuse, elle poursuit plusieurs idées : l'image est un véhicule populaire pour la diffusion d'informations intimes, mais ce n'est pas son seul point d'intérêt. Elle se démultiplie sur des supports variés, des objets improbables qui arborent notre

iconographie familière comme autant de signes d'une post-photographie galopante.

Dans cette laxité du photographique, Marguerite Rouan évolue en toute liberté, s'offrant des emprunts stylistiques variés : la publicité et les réseaux sociaux, pour leurs modes de diffusion, la peinture classique, lorsqu'une emphase particulière doit être donnée à son propos ; et à l'inverse, des supports patiemment réalisés à la main, relevant d'une production ralentie, lorsque nécessaire.

Quelques exemples illustrent ce multiple rapport à l'imagerie : le diptyque *Ce que je t'ai offert - Ce qu'il me reste de nous*, prend la forme d'une allégorie classique traitée en photo. Deux natures mortes côte à côte sont composées et éclairées comme des peintures d'Oudry ou de Chardin. Sur un fond de satin bleu ciel, un cœur de bœuf transpercé d'un couteau de boucher occupe le centre de la première photo, à côté d'une bougie éclairée et d'un vase de fleurs fanées. Elle représente *Ce que je t'ai offert*.

² Elvan Zabunyan, *Histoire de l'art contemporain et théories féministes : le tournant de 1970*. dans *Cahiers du Genre* 2007/2 (n° 43).

La deuxième photo dégage une atmosphère de clair-obscur, due à son fond noir. Elle présente un bouquet de... marguerites fiché dans une bouteille d'eau en plastique, des artichauts, une mèche de cheveux tressée, et un sex toy. La violence rentrée de cette œuvre tient au registre cru des objets. Cette iconographie outrée et drôle est combinée à un classicisme formel qui entraîne le spectateur dans une vision discordante.

Hand made

Dans la série *J'ai pleuré de jour*, des photos souvenirs de l'artiste ont été imprimées à la main sur des coussins, selon le procédé de "sublimation". Cette technique fixe l'image et la couleur par la chaleur. Le mot "sublimation" peut s'entendre métaphoriquement (transposer des pulsions dans un état supérieur, idéal) ; la technique également, qui recourt à la chaleur pour imprimer. Marguerite Rouan serpente sur ces champs sémantiques éloignés pour ramener la question du corps et de la relation amoureuse. Si l'on s'y penche, les termes qui décrivent physiquement

la chaleur sont très éloquents : échange thermique, propagation de photons, changements d'état, états d'équilibre...

Chacun des coussins est ensuite cousu à la main par l'artiste, et porte une étiquette à son nom. Cette longue préparation présente les routines de tout geste technique, et la longue durée d'exécution signale la fonction réparatrice de l'activité manuelle. Dans cette pièce, toute une chaîne opératoire est mise en place et réalisée par l'artiste. L'œuvre qui en résulte ne présente pas les coussins imprimés ; par un "enjambement" typique du travail de Marguerite Rouan, l'œuvre est composée des photos de chaque coussin, tenu dans les bras par l'artiste. L'iconographie qui se trouve sur les oreillers agit dans un second temps ; le corps de l'artiste, tronqué et masqué par les coussins, suggère une série performative dont l'incarnation aurait été entravée au cadrage.

Les mots et les choses

Une autre œuvre permet de comprendre le rapport au fait-main chez Marguerite Rouan, intitulée *You can eat them now*, 2022.

Cette série d'images est installée dans un distributeur de confiseries. Marguerite Rouan a disposé là des portraits imprimés sur du papier comestible, réalisés à la main. Qui sont les sujets de ces images ? Des auteurs de slut shaming, pratique consistant à humilier des personnalités médiatiques en diffusant des aspects de leur vie privée. Kim Kardashian, Paris Hilton, Pamela Anderson, Britney Spears, Loana en ont été victimes, icônes populaires simultanément adulées et rabaissées. Dans cette pièce, les auteurs de ces actes sont exposés à leur tour sur des images de papier azyme, dénoncés et ridiculisés dans un rituel de dévoration lors du vernissage ; le dispositif tient sur la frontière fragile entre dénonciation et dérision.

De même, pour l'exposition *Il me reste un papillon dans le ventre* à la galerie Domus, l'artiste a réalisé des confiseries en forme de papillons, à destination des visiteur.euses de l'exposition. Symboles de l'état amoureux, les "papillons dans le ventre" se réduisent à "un" papillon dans le titre, signalant une perte malgré l'assertion bravache. L'expression "réduit à peau de chagrin" pourrait s'appliquer

ici, tandis que chaque visiteur.euse dégustera ces signes de l'amour, dans une incorporation symbolique.

Le langage de l'amour par SMS prend l'allure d'un couperet à travers les terribles acronymes que l'artiste collecte. La langue se contracte pour livrer un spectacle de cruauté sous des mots pseudo-apaisants : TKT, JTM, A+, DSL. Ces mots sans voyelles, littéralement "privés de voix", sont déréalisés. Leur défaillance, qui tient dans la dissociation entre l'écriture et l'énonciation, cherche à geler le déploiement de l'émotion. C'est sur des mouchoirs que Marguerite Rouan les dissémine, à l'aide de tampons faits main ; mouchoirs parsemés d'insectes qui seront intégrés à des photos de mains, et un autoportrait aux yeux humides, qui rassemble l'émotion et la violence d'une communication aporétique.

Les mots de la rupture, d'une ambivalence remarquable : *Prends soin de toi, Tu mérites mieux, Besoin de temps...* sont également devenus des objets, en l'occurrence des colliers fabriqués et portés par l'artiste dans des photos et une vidéo qui reprend les présentations commerciales.

Cultural studies.

Dans l'économie de ce travail, un lien avec la consommation de masse et la culture populaire est toujours actif. Marguerite Rouan installe ses œuvres dans une tension permanente entre deux pôles : l'anachronisme du sujet amoureux, réservé à la "presse du cœur" et à la fausse confidentialité des réseaux sociaux, et son inscription dans le champ de l'art contemporain, comme sujet non académique. Cet intérêt pour les procédés, les formes non artistiques et la diffusion par les médias évoque les *cultural studies* dont l'artiste se réclame.

Ce domaine transdisciplinaire théorisé en Angleterre cherche à combattre le légitimisme des pratiques culturelles. Les classes populaires doivent avoir voix au chapitre autant que les classes culturellement éduquées. Sur cette base, les *cultural studies* analysent le rôle de la culture et des médias, qui entretiennent des systèmes de domination. Les objets sont particulièrement pertinents pour

ces études, car ils résultent d'une production géopolitique insérée dans l'économie libérale. La vie privée est ciblée par le marketing, à travers des offres de consommation, notamment en matière de sexualité dont la valeur marchande a été établie³.

Par quels moyens un système économique peut-il entrer en contact avec la matière d'un chagrin privé ? Les antidotes au séisme d'une rupture prennent souvent des voies d'une simplicité assumée : musiques *has been*, poèmes nostalgiques, symbolisme primaire, objets fétichisés, démarches de développement personnel qui répondent à un moment ou à un autre au besoin de consolation et de régression. À ce propos, une œuvre de Marguerite Rouan, *Ocytocine* présente une playlist de 21 chansons d'amour (2021).

Cette hyper-émotivité rend accessibles et décodables les bouleversements individuels, qui sont vite relayés par des stratégies marketing. Pour chaque situation de vie,

des objets et des services adaptés sont disponibles : ateliers, objets sexuels, tourisme, technologies... L'économie néo-libérale s'empare de toute démarche individuelle pour instituer de nouvelles tyrannies (industrie de la beauté, de la mode, happycratie, influenceur.euses...) et les relations amoureuses, lieu de l'authenticité et de la vulnérabilité, constituent un terrain facile à conquérir. La sexualité est désormais intégrée au domaine économique⁴ par la valeur monnayable qu'elle ajoute au parcours individuel.

La stratégie de création appliquée à un tel sujet par Marguerite Rouan passe par l'image, mais aussi par les "objets-frontières"⁵ qu'elle fabrique, à la fois réalistes et dérisoires. Ils apportent une dialectique entre la lisibilité de premier niveau et la profondeur ironique et critique, répondant autant à une situation émotionnelle qu'à un néo-libéralisme qui "rançonne et asservit"⁶.

Sa posture artistique possède la légèreté et l'habileté de qui veut rester à l'orée du sujet après avoir effectué une traversée cuisante.

Ses images et "objets-frontières" expriment les déterminismes qui traversent l'état amoureux, dans une ambivalence calculée entre analyse sociétale, ironie et représentation de la souffrance.

Françoise Lonardonì

Titre tiré de *Tristesse d'été*,
Stéphane Mallarmé 1899

⁴Eva Illouz et Dana Kaplan, Ibid.

⁵Stéphane Van Damme. *Comprendre les Cultural Studies : une approche d'histoire des savoirs*. dans *Revue d'histoire moderne & contemporaine* 2004/5 (no51-4bis)

⁶"...l'appropriation privée qui inflige la production pour la production, l'accumulation pour l'accumulation, enfante la subordination, rançonne et asservit". Ludivine Bantigny. *L'ensauvagement du capital*. Seuil Libelle, 2022

Ce que je t'ai offert et ce qu'il me reste de nous, 2020-2022

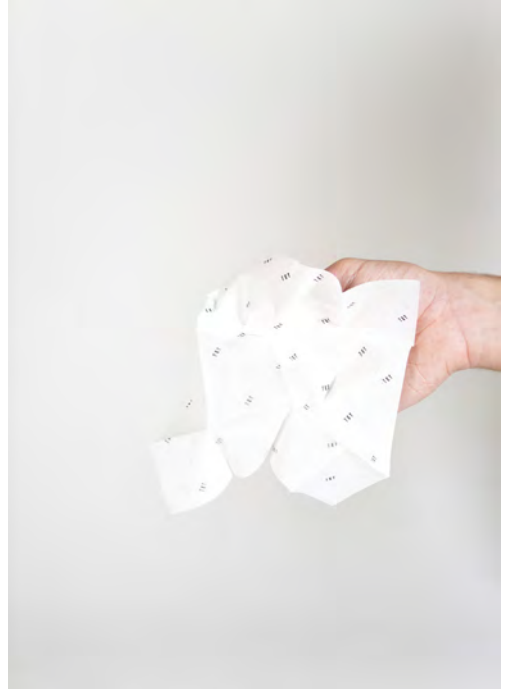




J'ai pleuré de jour, 2021















Mots doux, 2022-2024





C'est pas toi c'est moi, 2022



You can eat them now, 2022

Crédits photographiques : Mickaël Salvi





Images à l'eau de rose, papiers à brûler, 2021



Université Claude Bernard  Lyon 1



Il me reste un papillon dans le ventre

Exposition du 30 janvier au 15 mars 2024

Galerie Domus, Université Claude Bernard Lyon 1

31, av. Pierre de Coubertin - 69100 Villeurbanne

<https://galeriedomus.univ-lyon1.fr>

Commissaire d'exposition : Françoise Lonardoni

Ouvrage imprimé en janvier 2024 par ICA – 38230 Tignieu-Jamezyzieu

Photographies : © Marguerite Rouan

Texte : © Françoise Lonardoni

Dépot légal : premier semestre 2024 – ISBN : 978-2-918302-43-8

Conception réalisation : Noël Podevigne – Mission Culture UCBL

Direction de la publication : Frédéric Fleury

Prix T.T.C. : 10,00 €

MARGUERITE ROUAN

MARGUERITE ROUAN